

Il y a des jours où l'on a autant envie d'aller au boulot que Jésus de monter sur la croix. C'est ce que je me disais ce matin en claquant la porte de chez moi pour me rendre au bureau. Ce n'est peut-être pas de la lassitude finalement, mais de l'usure... à 44 ans. L'usure de répéter inlassablement les mêmes choses (peu intéressantes) à des personnes souvent inconsistantes et parfois nuisibles. Celle d'avoir le sentiment profond que rien de tout cela n'est utile. Si je disparaissais demain et que l'on ne me remplace pas, cela n'aurait aucune incidence pour aucune des entreprises que j'accompagne dans mes missions... La remarque vaut pour presque tous les gens que je croise au travail. À quoi sont-ils socialement utiles ? La réponse est tragique : à rien.

Satire drolatique de l'entreprise et du capitalisme, *L'Épaisseur du trait* est un hymne à ceux qui rêvent de réenchanter un monde qui court à sa perte.

Renaud Czarnes a été tour à tour – et parfois en même temps – journaliste, conseiller communication d'un Premier ministre, enseignant, directeur de la communication, critique musical et écrivain. *L'Épaisseur du trait* est son quatrième livre et son deuxième roman.

Service de presse

ISBN 978-2-37985-103-2



Héliopoles

www.heliopoles.fr
24 € prix TTC France

Héliopoles

L'Épaisseur du trait

Renaud Czarnes

Renaud Czarnes
L'Épaisseur du trait



Héliopoles

L'Épaisseur du trait

Renaud Czarnes

I

Aller au chagrin

Il y a des jours où l'on a autant envie d'aller au boulot que Jésus de monter sur la croix. C'est ce que je me disais ce matin en claquant la porte de chez moi pour me rendre au bureau.

Qui s'épanouit au travail ? Vraiment ? Qui oserait dire que Dieu (s'Il existe) a créé l'univers pour que l'on aille au turbin ? Mais peut-être que Dieu n'existe pas et que le travail n'est pas un châtement divin. Ou alors, peut-être est-Il parti faire un tour, juste pour voir comment on se débrouille en bas, sans Lui. Tout ça pour nous montrer combien Il est indispensable puisqu'on ne fait que des conneries depuis. J'imagine Dieu dire aux premiers hommes : « *Je vais faire une course, j'en ai pour cinq minutes, dix minutes à tout casser, ça ne vous dérange pas de tenir la boutique pour moi ?* » Tout ça pour voir jusqu'où on peut aller nous autres dans la bêtise et la saloperie. Il voulait nous mettre à l'épreuve, voir si nous sommes

capables du meilleur comme du pire. Il n'a pas été déçu : dans le pire, nous sommes les meilleurs.

Travailler nuit gravement à la santé. D'ailleurs, c'est écrit dessus : le mot « travail », qui date du Moyen Âge, viendrait du latin *tripalium*, un engin de torture constitué de trois pieux. Du féodalisme au capitalisme, on a fait un bond en avant : le boulot est simplement l'organisation légale des rapports de force. Les règles sont plus simples sur un ring ou dans la nature, par exemple au sein d'une meute de loups.

Il se peut aussi que nous ne soyons pas faits pour ça. Tout simplement. L'obligation de bosser, c'est le STO sans les nazis. Qui de nous, ayant le choix entre toutes les activités possibles (la musique, la peinture, la littérature, par exemple), choisirait le travail ? Dans un bureau ou dans un « *open space* », un espace de « *coworking* », voire un « *flex office* » (dites « bureau dynamique » si vous voulez sauver la langue française). Toujours plus moderne, toujours moins humain.

Avez-vous lu la petite partie du Code du travail qui parle de vous ? Il est écrit que le salarié « se tient à la disposition de l'employeur pendant le temps où il est rémunéré ». Précisément : « Il est à la disposition de l'employeur et se conforme à ses directives sans pouvoir vaquer librement à des occupations personnelles. » Il y a de la logique là-dedans, rien à redire. Le souci, c'est la rédaction. On dirait que cela a été écrit par un fonctionnaire sous le régime de

Vichy. Nietzsche disait que le travail salarié constitue la « meilleure des polices », car « il tient chacun en bride et s'entend à entraver puissamment le développement de la raison, des désirs, du goût de l'indépendance ». Pas mieux.

Est-ce le boulot qui nous abêtit à ce point ? Possible. Une journée de taf, c'est ce qui nous sépare de deux activités que l'on a vraiment envie de faire ou de personnes que l'on a réellement envie de voir. Les collègues, c'est comme les mariages arrangés en Inde : il faut un gros coup de bol pour que ça tombe pile-poil. Le problème vient des hommes. Il faut partir de là. Dieu s'est mis en retrait ; ce n'est plus de son ressort.

Je me souviens de ces vieux (ils n'avaient pas 60 ans, mais moi j'en avais 10, c'étaient donc des personnes âgées) qui, allant au charbon, disaient : « *Je vais au chagrin.* » Je trouvais cela triste et beau à la fois. Cela n'a pas toujours été une punition en ce qui me concerne, je l'avoue.

Après une première vie professionnelle dans le journalisme, j'ai troqué mon habit de prêtre séculier de l'information pour la communication. Je pourrais écrire un roman sur mes années en presse locale. J'en ai vu des vertes et des pas mûres au fin fond de la Seine-et-Marne, où je travaillais. Mais, à 32 ans, je tournais un peu en rond. Alors j'ai renoncé à ma carte de presse et sauté sur l'occasion de rejoindre une multinationale de la communication

qui recherchait un type comme moi, genre tout-terrain de l'écriture. Un pisse-copie vaillant comme une première ligne au rugby. Dès mon arrivée dans l'agence, située dans un immeuble prestigieux à Paris, j'ai presque doublé mon salaire. Depuis l'affaire de Judas et des 30 deniers, le prix de la trahison a considérablement augmenté.

Il n'y a pas beaucoup d'agences de communication de cette taille et, comme j'y suis encore, je préfère taire son nom. Bien qu'elle soit d'origine française, elle a des ramifications dans le monde entier. Elle est cotée à la Bourse de Paris et à celle de New York.

J'ai commencé comme « concepteur-rédacteur ». Les agences de communication ont des armées de plumitifs, préposés aux rapports annuels, aux journaux d'entreprises internes ou externes, aux newsletters, aux réseaux sociaux, etc. Tous ces rédacteurs, parce qu'ils ont fait peu ou prou des études de lettres, sont persuadés qu'ils savent écrire. Le plus souvent, ils se regardent écrire, empilent les mots, les adverbes et les adjectifs pour faire des phrases.

Je me suis bien amusé les premières années. Je suis rapidement devenu « directeur conseil » (« *senior advisor brand content* » est écrit au verso de ma carte de visite). Cela ne veut rien dire. Mais en agence, si à 40 ans tu n'as pas le titre de directeur, tu as raté ta vie.

L'activité que je dirige s'est développée par croissance externe (on a racheté d'autres boîtes, en gros, comme un

requin bouffe du plancton) et a fluctué au gré des restructurations. Les rachats successifs d'agences et les réorganisations finissent par être pesants. Le CEO (comprenez le PDG) est un âne (j'y reviendrai) et les clients sont globalement des cons (je vous expliquerai). Je supporte tout cela grâce à de grandes doses de décibels de rock sévèrement burné. Une vraie drogue, mais 100 % légale. Mon salaire m'aide à m'asseoir sur mon amour-propre et avaler des couleuvres toujours plus grosses qui ressemblent désormais à des boas. Finalement, ce n'est peut-être pas le travail le problème – j'en connais qui affirment être heureux au boulot –, le problème, c'est ce personnage omniprésent qui, comme Dieu, reste invisible même quand on l'implore, ce personnage qui, alors que l'esclavage a été aboli en 1794 en France, a inventé une forme légale et moderne d'avilissement qui s'appelle le salariat, ce personnage qui peut faire de ta vie un enfer alors qu'il ne te connaît même pas, ce personnage, enfin, qui est tout en haut de cette chaîne alimentaire qu'on appelle le capitalisme : l'actionnaire.

Vous l'aurez compris, je suis d'humeur de plus en plus maussade. Surtout les lundis matin. Dans mon costard, je me sens aussi léger qu'un scaphandrier explorant une épave. Descendant la rue des Martyrs, j'ai l'impression de ne croiser que des visages froissés. J'essaie de me faufiler entre le flot des passants sortant du métro Notre-Dame-

de-Lorette, comme si j'avais à affronter un troupeau de gnous pressés de suivre leur inexorable destin. Au cours de leur migration entre la Tanzanie et le Kenya, les gnous se jettent par milliers dans la rivière Mara, au milieu des crocodiles... Chaque année, des centaines d'entre eux n'atteignent pas l'autre rive.

Ce n'est peut-être pas de la lassitude finalement, mais de l'usure... à 44 ans. L'usure de répéter inlassablement les mêmes choses (peu intéressantes) à des personnes souvent inconsistantes et parfois nuisibles. Celle d'avoir le sentiment profond que rien de tout cela n'est utile. Si je disparaissais demain et que l'on ne me remplace pas, cela n'aurait aucune incidence pour aucune des entreprises que j'accompagne dans mes missions... La remarque vaut pour presque tous les gens que je croise au travail. En quoi sont-ils socialement utiles ? La réponse est tragique : en rien.

La répétition de l'inanité est la cause de cette fatigue sédimentaire qui m'accable chaque jour davantage.

II

Les conquérants de l'inutile

Nous sommes des conquérants de l'inutile. Nous nous faisons la guerre entre agences de communication pour « rentrer » des budgets, mais, au fond, nous reproduisons un système et n'avons aucune action concrète qui ait le moindre bénéfice pour la société. Nous fréquentons les mêmes cénacles, assistons à des soirées chics d'auto-congratulation et d'autocélébration. Lors de l'une d'elles, la profession remet les prix de l'année aux meilleurs d'entre nous. Les Oscars du pauvre, sans humour, sans dérision, sans rien, en fait, hormis le champagne. On remet tant de prix ce soir-là que l'agence qui ne reçoit rien a vraiment du souci à se faire. À la vague néoféministe a succédé un tsunami « woke » et, l'an dernier, aux deux prix de la communicante et du communicant de l'année, a été ajouté celui de la personnalité transgenre.

Lorsque je ne suis pas submergé par la certitude de la vacuité de ce que nous produisons quotidiennement,

j'essaie de créer des « instants de convivialité » (je ne peux pas m'empêcher d'utiliser ce sabir entrepreneurial : je suis lourdement contaminé), voire de « *team building* » (idem). Ce genre de moments où l'on renforce « l'esprit d'équipe » sont hautement recommandés par Sophie, notre DRH (un mélange de mormon et de quaker, avec des épaules d'haltérophile et des bras de charcutière), surtout s'ils sont organisés en dehors des heures ouvrables. Faut pas déconner.

Outre les goûters d'équipe où l'on discute de tout et de rien autour d'un quatre-quarts, de cakes au chocolat ou de gâteaux marbrés (nous avons un petit challenge baptisé, sans originalité, « tranches de cake »), j'ai institué d'autres petites parenthèses après avoir consulté Pierre, que l'on appelle affectueusement Bakounine (ce qui ne lui plaît pas vraiment) : représentant syndical, il fait partie des élus du conseil d'administration. À 63 ans, il pourrait déjà prendre sa retraite, car il a commencé à travailler très tôt comme ouvrier typographe, mais, à l'inverse de ce qu'il prône pour les autres – notamment ceux qui, comme lui, ont eu une « carrière longue » –, et au nom de la lutte contre le capitalisme, tel l'homme de la Mancha avec les moulins, il veut mener la bataille « *jusqu'au bout* ». La lutte est déséquilibrée car le capitalisme se porte bien. Mieux que les syndicats en tout cas.

Trapu et bâti comme un bûcheron, Bakounine est célèbre dans l'agence pour ses emportements légendaires

contre les actionnaires. Il fait la joie de ceux qui partagent un tant soit peu ses idées. Ses diatribes sont redoutées par la direction, bien qu'elles n'aient en réalité jamais empêché celle-ci d'agir à sa guise. Les jeunes embauchés s'interrogent toujours sur la présence d'un tel dinosaure dans le monde moderne et m'as-tu-vu de la communication, mais ils évitent soigneusement de le railler. On mettra leur prudence sur le compte de « l'effet volume » de Bakounine, surtout l'hiver lorsqu'il porte son blouson aviateur : quand on le croise dans le couloir, même s'il y a largement la place, on a tendance à se mettre légèrement de biais pour éviter une confrontation d'épaules. Il y a aussi un « effet dictionnaire » avec lui : dès qu'on se pose une question sur un point de syntaxe ou de grammaire, voire si l'on a besoin de la relecture rapide et infallible d'un texte, Bakounine répond toujours présent. C'est le Bescherelle, le *Gradus* et le Grévisse à la fois : il connaît tout *Le Bon Usage* par cœur. Il va plus vite qu'un moteur de recherche. Du coup, passé l'effet de surprise, les jeunes comprennent assez vite pourquoi il est indispensable. Il adore raconter toutes sortes d'anecdotes sur la langue française. Il mériterait d'avoir une chronique sur France Culture.

Ce n'est pas facile d'être son chef tous les jours. Déjà, c'est compliqué d'être hiérarchiquement au-dessus de quelqu'un qui a quasiment vingt ans de plus que soi. Mais lorsqu'il s'agit d'un syndicaliste en croisade contre la direction et les actionnaires, cela l'est encore plus et me

met fréquemment en porte-à-faux. Quand je suis arrivé dans l'agence, j'avais été prévenu en termes choisis que j'héritais d'un « salarié protégé » dans mon équipe. On m'avait dit : « *On ne peut pas dire qu'il nous aide vraiment, mais, vous verrez, il a des bons côtés.* » Démerde-toi avec ça. La première fois que je l'ai vu, ce n'est pas son baratin anticapitaliste qui m'a gêné, ce sont ses yeux couleur bleu lagon. On a l'impression que l'on pourrait voir à travers. Son teint mat les fait ressortir quand ils ne sont pas partiellement masqués par les mèches de sa tignasse argentée. Ce drôle de regard qu'on a du mal à soutenir fausse toujours les rapports avec lui.

Avant de lancer des initiatives pour renforcer l'esprit d'équipe, j'interroge toujours Pierre, Bakounine donc. Rien de révolutionnaire dans nos petits rituels : il s'agit juste d'essayer de se déconnecter des innombrables sollicitations professionnelles. Ainsi, lors des moments de stress extrême, nous faisons une pause de dix minutes pour jouer aux échecs à la pendule afin de ne pas dépasser le temps imparti. Cela permet de débrancher son cerveau totalement pour mieux le reconnecter ensuite. Toute l'équipe y a pris goût. Les débutants disposent de huit minutes (voire de neuf) et les plus forts de deux (ou d'une) pour jouer tous leurs coups. La DRH abhorre cette initiative. Elle n' imagine pas qu'on puisse être plus productif après s'être détendu dix minutes. Elle détesterait encore plus, si elle en était informée, nos soirées du jeudi dans

un restaurant proche de l'église Saint-Augustin. Entre nous, pas d'impairs possibles au bureau puisqu'on les appelle LJQD. Ne cherchez pas, je vais vous aider, cela signifie « les jeudis qui dérapent ». Cela en dit beaucoup mais pas assez : les dérapages ne concernent que la nourriture et l'alcool. Bien entendu, tout le monde n'est pas convié. Vous imaginez le GIGN ou le commando Hubert partir au feu avec des bras cassés ou des bleus-bites ? À l'heure où cela se termine et dans l'état dans lequel on est, quand bien même on parviendrait à trouver l'entrée des bouches de métro, ce serait pour se heurter aux grilles. Ceux qui habitent relativement près, comme moi, essaient de rentrer à pied. Il suffit, après tout, d'éviter le mobilier urbain et les panneaux de circulation plantés de manière totalement anarchique sur les trottoirs, certains d'entre eux ayant même la faculté à ce moment de la nuit de se déplacer subrepticement d'avant en arrière ou latéralement et d'entrer en collision avec un genou, un front ou l'arête d'un nez. Sorcellerie ! Le plus souvent, on opte pour des taxis. On évite autant que faire se peut les ambulances. Ce n'est arrivé qu'une fois. On avait fêté le plus gros contrat que nous ayons jamais obtenu. Ce n'était pas passé loin, mais cela avait soudé l'équipe autour d'un coma éthylé aux urgences.

Le « *team building* »... Il y aurait tant à faire ! Je voudrais emmener tout mon service – nous sommes une trentaine sans compter les alternants et les stagiaires – camper au

Hellfest, avant une plongée en apnée au Burning Man. Pour l'esprit d'équipe, rien de tel qu'une expérience ultime. Forcément, il y aurait des pertes, comme à l'armée. Avec un peu de bol, cela me permettrait de larguer quelques-uns de mes boulets (quel directeur ou chef de service n'en a pas ?) dans la pampa. J'en imagine certains, réfugiés dans les toilettes sèches du Hellfest, le toit des chiottes gondolé par la chaleur caniculaire, en proie à un sentiment d'accablement et de dérégulation en raison d'une gastro intraitable, suffoquant dans une odeur d'urine aussi nocive que l'ypérite, pendant qu'une demi-douzaine de Hells Angels, les tripes en folie également (ne jamais manger de moules marinières au festival), perdraient patience et, de leurs bottes cloutées, défonceraient les abris précaires pour accéder au trône... Ou alors, si nous allons aussi au Burning Man, je larguerais les suce-boules, lèche-culs et autres cireurs de pompes dans le désert de Black Rock, au Nevada, sans eau ni vivres... Mais ils survivraient, assez pour croiser une meute de sociopathes tout droit sortis de *Mad Max*, décidés à se réconcilier avec la civilisation, en commençant par leur rempoter le bambou, juste pour faire connaissance.

Pour tous ceux qui retourneraient sains et saufs à Boboland, j'imagine qu'on serait unis jusqu'au cercueil.

C'est certain, je reviendrais du bout du monde au moins avec Habibi (directrice conseil en communication digitale), Bakounine et Calude (directeur de création), mon

trio gagnant au boulot. Nous formons une drôle d'équipe tous les quatre. Habibi s'appelle Leïla en vérité. Elle venait d'être embauchée quand je suis arrivé et elle avait déjà son surnom. C'est une petite jeune femme lumineuse, aux yeux marron et longs cheveux de jais. Je ne connais personne qui puisse résister à son sourire, le plus beau qu'il m'ait été donné de voir à ce jour (Siloé mise à part). Des lèvres magnifiquement dessinées qui dévoilent des dents blanches parfaitement alignées : même si un orthodontiste est passé par là, le potentiel était exceptionnel ! Et comme si cela ne suffisait pas, lorsqu'elle sourit, deux fossettes rieuses font leur apparition. Je sais que certains mannequins ne posent, par exemple, que pour le maquillage ou la lingerie ; Habibi pourrait vendre son sourire aux agences comme la nôtre quand nous réalisons des castings pour la pub. « *Je suis trop vieille pour ça !* » s'amuse-t-elle quand on lui fait ce genre de remarque. Tu parles, elle n'a que 36 ans et n'en fait pas 30. Habibi, c'est mon porte-bonheur au boulot. Je lui répète souvent. Quand elle est à mes côtés lorsque je vais faire une présentation devant un client, je me sens tout de suite plus confiant. Évidemment, Bakounine est beaucoup moins bon comme talisman. Il serait meilleur en bouclier, mais il se rêverait plutôt en missile balistique anticapitaliste.

Calude, c'est différent. Lui, c'est moi qui l'ai embauché il y a six ans. Une amie m'avait parlé de lui. « *Il a failli*

mourir, mais il est bien vivant », m'avait-elle dit. « *Tu me rassures* », avais-je répondu, pas rassuré. « *Il a eu un cancer du poumon à 40 ans et il en est sorti*, avait-elle ajouté. *Il écrit divinement bien : il a un doctorat en lettres.* » « *C'est pas une preuve du tout* », lui avais-je rétorqué. « *Peut-être, mais lui, il a une vraie plume*, avait-elle continué, imperturbable. *En plus, il est diplômé d'une école de design. Il crée des visuels incroyables!* »

Le minimum, quand on vous recommande quelqu'un avec un tel enthousiasme, c'est de le rencontrer. Et me voici face à un petit gars boursoufflé et déplumé, prématurément vieilli mais pas flétri, les yeux gris-bleu avec quelques étincelles parfois. Le genre neutre, qu'on ne remarque pas. Après quelques banalités d'usage, j'avais regardé son CV. Un doctorat sur *Les Femmes et le sexe dans l'œuvre de Louis-Ferdinand Céline*. J'avais des questions plein la tête, forcément. Je crois qu'on a abordé le sujet suivant, ses connaissances dans le design, le graphisme et l'histoire de l'art, au moins une demi-heure plus tard... Et puis j'ai vu : « Chroniqueur de jazz. » Je déteste cette musique, moi qui exsude le rock par tous les pores. Il parlait du jazz doucement (il s'exprime toujours *mezza voce*), mais avec passion. J'étais captivé par la manière dont il était capable d'évoquer cette musique comme s'il lui devait tout, comme si sa vie eût été tellement moins sans elle. « *Il faudrait qu'on en reparle ; mieux, il faudrait que je vous emmène à des concerts* », m'avait-il dit. « *Cause*

toujours mon pote, pensais-je intérieurement. *Celui qui me traînera écouter du jazz n'est pas encore né.* » Il n'avait jamais eu un travail avec un contrat à durée indéterminée dans sa vie. Incroyable. Que des petits boulots alimentaires et la maladie. Et puis le deuil du deuil quand il a vaincu. Alors je l'ai revu une fois, deux fois, trois fois... et je l'ai embauché en tant que directeur artistique. Il avait déjà 43 ans. Un énorme pari qui aurait pu me coûter cher. Je n'ai jamais regretté de l'avoir pris avec moi.

Emmener Calude (il s'appelle Claude, mais tout le monde l'appelle Calude) au Hellfest, ça ne sera pas simple, son passif dans le jazz étant tellement lourd... Musicalement, tout nous oppose. Je me shoote aux décibels, si possible consommés dans les concerts. Pas besoin de prendre des trucs illicites quand on est charrette sur un gros appel d'offres : je peux bosser jour et nuit avec du hard rock ou du metal dans les oreilles. Calude, c'est pareil, mais avec du jazz. Cela m'épate toujours parce que, franchement, le jazz, c'est chafouin. Ça tire dans les coins. Le rock, c'est simple : tu roules pied au plancher et c'est tout droit. Le rock, ça ne tortille pas du cul, ça ne cherche pas à te la faire à l'envers, la mélodie ne joue pas à cache-cache avec le rythme. Le rock, c'est le Jugement dernier. Les trompettes de l'Apocalypse seront, en fait, des guitares abrasives accompagnées par des chevauchées de basses envoûtantes, le tout propulsé par des batteries

telluriques. Voilà à quoi cela ressemblera. En ce qui me concerne, je serai prêt, et je vous aurai prévenus.

Calude nous a emmenés, Siloé et moi, plusieurs fois à des concerts. Il a converti sa compagne, Zoé, lorsqu'il l'a rencontrée. Son prosélytisme est plus efficace que le mien : je sais que je ne le convertirai pas au hard et au metal, il est réfractaire aux drogues dures. Il préfère l'homéopathie. Mais, bordel, un bon Motörhead n'a jamais tué personne ! Sauf Lemmy, le leader, chanteur et bassiste du groupe. Avec tout ce qu'il s'est enfilé dans le cornet, il a réussi à mourir d'usure à 70 ans. Un miracle. Au début des années 1990, un médecin lui avait dit : « *Ne donnez jamais votre sang, il est toxique !* » Il avait répondu au toubib : « *J'ai pas le fric de Keith Richards pour le changer !* » Lemmy avait même prédit les causes de sa mort dans une chanson, *Killed by Death*. Imparable.

Calude a su s'intégrer dans l'agence ; ce n'était pas gagné, vu d'où il venait. Ce type n'avait jamais rien fait de sa vie auparavant (c'est lui qui le dit) à part glander et, ensuite, lutter contre son cancer. Il s'en est sorti miraculeusement, puis a repris le cours de sa vie. Lorsque je l'ai embauché alors qu'il ne connaissait rien au métier, il savait juste lire, très bien écrire et avait d'énormes connaissances artistiques. Il n'était pas formaté, quasi vierge de la déformation professionnelle d'un consultant aguerri. J'ai pensé

qu'il allait nous amener de l'air frais, voire une candeur utile. Le pari était risqué. La DRH était contre. Elle avait beau tangenter le quintal et imposer le respect, voire le silence, je lui ai dit que je ne me permettais pas d'avoir la moindre opinion sur le recrutement de ses collaborateurs (ni, d'ailleurs, mais je l'ai gardé pour moi, sur la brachio-plastie qui retendrait les tissus de ses bras) et que j'aimerais, après avoir entendu son avis, avoir la liberté du choix et en porter la responsabilité. C'est ainsi qu'il est arrivé dans mon équipe.

Il a un style efficace, presque ascétique, alors que la plupart des gens mettent des sortes d'édulcorants ou ce qu'ils croient être des « exhausteurs » de langue française, et ils rajoutent encore et encore de la sauce autour des mots, comme s'ils voulaient écrire en « burger langue » : ça dégouline et c'est indigeste, mais la quasi-totalité des individus apprécie. Mon opinion, au contraire, est que moins ils ont d'idées, plus ils utilisent de mots, d'adverbes et d'adjectifs.

Il habite à Montmartre et moi dans le 9^e arrondissement. Nous sommes presque voisins.

Aujourd'hui, la rue des Martyrs, c'est le Parly 2 des bobos. Cela ressemble davantage à un décor de théâtre qu'à autre chose. Tout a l'air faux. Tous les commerces sont conceptuels (« *concept store* », coco !). Ils renvoient une vague illusion de réalité « authentique » et « vintage » que la foule candide et émotive, qui n'attend rien d'autre

qu'on lui raconte une histoire pour se laisser berner avec délice, s'empresse de croire avec le discernement d'une ablette mordant à l'hameçon. Ici LA gaufre belge, là LES tisanes de l'île de Ré, ailleurs LES douceurs du cap Corse, un « bar à bijoux » (à deux pas du « bar à ongles ») et un fromager, qui, après avoir transformé son bouclard en une pièce immaculée et blanche, l'a rebaptisé « Haute Fromagerie », en divisant par deux ses références et en multipliant par quatre ses prix. Dans mon quartier, qui pourrait recevoir le prix de la mise en scène, triomphent les décors de murs brooklynien en (fausses) briques et les cafés « latte » servis sur des tables en bois brut. Pas de risque d'attraper une écharde ici.

On est tous les mêmes dans ce coin. Moi y compris donc. On se ressemble, et certains s'assemblent. C'est de l'ethnocentrisme assumé. J'ai connu ce quartier il y a longtemps et la population était normale, c'est-à-dire une classe « moyenne plus » triste et sans histoires, mais à qui on ne la faisait pas. Il y avait les commerces de bouche, ceux de vêtements et une librairie. Point barre. Celui qui montait son commerce-baratin ne tenait pas deux mois. Désormais, il faut penser concept. C'est de la couille en barre, comme le « *storytelling* » dans mon métier. Tout cela n'existe pas mais ils veulent y croire. Au début, on a des scrupules à vendre un mensonge, je connais bien cela avec mes clients. Mais quand on réalise que c'est ce qu'ils veulent, et qu'ils

sont prêts à payer pour ça, alors on leur sert leur frichti. Ce n'est pas du tout intuitif de comprendre que les gens veulent juste qu'on leur mente. Ils pourraient bien se raconter leurs histoires à la con, fabriquées de toutes pièces, mais c'est compliqué de se mentir à soi-même. Alors ils nous paient pour ça. Puisqu'on est payé, difficile de croire qu'on irait leur mentir, pas vrai? Du coup, eux-mêmes s'en persuadent: les consultants n'oseraient tout de même pas! Mais servez-leur une fois quelques vérités bien senties, et vous verrez leurs réactions outrées. Alors vous revenez avec des trucs abracadabrantiques, et là, magie, ils ont le sentiment d'en avoir pour leur argent. Il faut juste que le mensonge soit enrobé aussi bien qu'un cadeau. Toujours donner l'illusion d'une vérité. Tout cela est codé. Le client fait sa mijaurée, il fait mine de vous répudier, parfois: c'est parce que vous n'avez pas bien menti. Vous ne vous êtes pas donné assez de mal dans l'élaboration des carabistouilles. Il faut respecter les règles. Ce n'est pas parce que le client attend une bonne sodomie qu'il faut oublier le lubrifiant. L'art et la manière, toujours. C'est comme cela que j'ai expliqué le métier à Calude.